

Je m'étais assoupi. La deuxième bouteille de vin offerte par l'hôtesse, le vol à l'abri des remous, le soleil qui inondait la cabine avaient contribué à me plonger dans une douce torpeur.

Une heure avant, j'avais quitté un Paris maussade noyé dans la grisaille de l'hiver.

Mes parents étaient venus m'accompagner à Orly. Ils n'avaient guère compris ma décision. Pourquoi partir en Algérie alors qu'elle était en proie aux pires désordres ? On était en février 1962 et le pays s'acheminait vers une indépendance inéluctable.

Moi je ne voyais là qu'aventure et argent. Gagner deux fois plus qu'en métropole n'était pas négligeable. Et puis mes parents m'ennuyaient, pour ne pas dire plus. Leurs querelles incessantes rendaient l'atmosphère familiale irrespirable. J'avais besoin de changer d'air.

Ce fut l'hôtesse qui me réveilla en annonçant la descente de l'appareil vers Maison-Blanche. Un quart d'heure plus tard, c'était l'atterrissage. A travers les hublots, je voyais défiler un paysage qui m'était familier. Trois ans plus tôt, j'avais vécu là, dans ces baraquements qu'on devinait au loin à droite, au milieu des eucalyptus.

A gauche, c'était les djebels. Je les avais contemplés durant des mois, surtout le soir, quand ils rosissaient dans la lumière du couchant, imaginant mille choses. Aujourd'hui, je n'avais guère plus de chance d'aller voir ce qui s'y passait. Si la guerre se terminait, les attentats de toute sorte et les heurts entre les communautés rendaient les déplacements parfois plus dangereux qu'auparavant.

Trois de mes nouveaux collègues étaient venus m'attendre : Buisson, le directeur de l'agence d'Alger, Leroux, le chargé de gestion, et une secrétaire.

Je ne les connaissais pas. Je n'avais eu, après mon embauche, qu'une brève conversation téléphonique avec Buisson. Il m'avait paru sympathique. Les deux hommes, je le savais, étaient originaires de métropole. Quant à la grande blonde qui les accompagnait, je compris qu'elle était pied-noir dès qu'elle ouvrit la bouche.

Durant le trajet vers Alger, ils me parlèrent de la vie dans la capitale. Assez éprouvante selon eux, en raison du couvre-feu et des attentats qui se multipliaient. L'OAS était de plus en plus active et assassinait à qui mieux mieux tous ceux qui n'étaient pas pour l'Algérie française. D'après Buisson, il fallait s'attendre dans les semaines à venir à de graves troubles. L'armée secrète était prête à l'action afin de conserver coûte que coûte le pays dans le giron français. Quand je leur annonçai que j'allais résider durant quelque temps dans le quartier du Ruisseau, une banlieue populaire où j'avais de la famille, la secrétaire se montra horrifiée.

— Vous ne pouvez rester là, il y a trop d'Arabes dans le quartier, surtout dans les cités. De plus en plus d'Européens le quittent, bientôt, il n'y aura plus que des musulmans. Méfiez-vous !

Je la rassurai, je n'avais pas l'intention de m'éterniser là. De toute façon, insécurité ou pas, le Ruisseau était beaucoup trop éloigné des hauteurs de Mustapha, où se trouvaient les bureaux de la société.

Ils me laissèrent au pied du HLM où habitaient mes cousins. Il avait perdu de sa fraîcheur, le hall était en mauvais état, les boîtes à lettres étaient pour la plupart éventrées, la cabine de l'ascenseur était couverte de graffitis où voisinaient les initiales OAS et FLN, une forte odeur d'urine y régnait.

Ce fut Solange, ma cousine, qui vint m'ouvrir. J'étais heureux de la revoir. Lorsque j'étais militaire, elle avait joué pour moi le rôle de seconde mère, s'occupant de mon linge, me préparant les plats les plus savoureux, surveillant ma santé. Grâce à elle, je portais toujours des uniformes impeccables qui faisaient l'admiration de mes camarades. Eux n'avaient pas la chance d'avoir de la famille sur place pour s'occuper d'eux.

Félicien, son mari, n'était pas encore rentré. Il était sous-officier dans la police à Alger. Il avait débarqué en Afrique du Nord entre les deux guerres. Il avait sillonné le Sahara comme méhariste. Bien qu'on ne puisse le qualifier de pied-noir, il avait les mêmes idées, ressentait les mêmes sentiments que ses compatriotes de souche. Il ne connaissait qu'un slogan : « Algérie française ». Je le soupçonnais même d'appartenir à l'OAS. Il était abominablement raciste, traitant les musulmans de tous les noms, les accusant de tous les maux. Sa conscience politique, comme c'était le cas chez beaucoup de pieds-noirs, était des plus primaires. Pour résoudre le problème algérien, il ne voyait que la force : « Les melons, il faudrait tous les exterminer, après on serait tranquille... Il est impossible d'avoir confiance en eux... Ces gens-là n'attendent qu'une occasion, celle de te planter un couteau dans le dos... »

Quand il parlait ainsi, Solange tentait bien de le raisonner, mais sans grande conviction. Des propos qui m'avaient effrayé lorsque je les entendis pour la première fois, en 1959, lors de mon arrivée en Algérie. Comme beaucoup de mes semblables étudiants, j'avais des idées de gauche et je militais contre la guerre d'Algérie. Cependant, l'idée de partir là-bas ne m'effrayait pas outre mesure. Mes parents, en revanche, avaient fait des pieds et des mains pour que je reste en France, faisant jouer toutes leurs relations. Ils avaient eu ainsi l'assurance que je ne serais pas affecté en Afrique du Nord. Quand je leur avais téléphoné pour leur dire que mon unité, après deux mois

de classe, traverserait la Méditerranée, ils n'en avaient pas cru leurs oreilles, maudissant le parent, officier supérieur, qui leur avait fait des promesses inconsidérées.

Ce dernier était néanmoins parvenu à me faire incorporer dans l'armée de l'air. Je m'étais ainsi retrouvé dans un centre de formation à côté de Maison-Blanche, l'aéroport d'Alger. A la moindre occasion, je rejoignais mes cousins au Ruisseau. Grâce à eux, j'avais pu découvrir le pays.

La capitale, lorsque je la parcourus pour la première fois en voiture, me fit une impression telle que j'en vins à penser qu'une ville aussi belle, aussi moderne, aussi française, ne pouvait, un jour, devenir la métropole d'une terre étrangère. On était alors en 1959 et la ville était encore en proie à la fièvre de l'urbanisme. Le plan de Constantine était entré en action et on tentait de rattraper le temps perdu, de donner à l'Algérie une richesse qu'elle n'avait pas connue jusqu'alors.

Félicien se montrait quelque peu incompréhensif lorsqu'il me faisait découvrir les travaux en cours. A deux pas de son HLM, qui n'avait que quelques années d'existence, on en construisait encore de nouveaux.

— Regarde-moi ces bâtiments, à quoi vont-ils servir ? Lorsque je suis arrivé, sur ces collines, il n'y avait rien ou presque. J'avais un petit jardin du côté de Kouba, on y allait avec ta cousine cueillir nos tomates et nos haricots. Ils sont malades de continuer ainsi. Bientôt là-dedans il n'y aura plus que des melons. Nous sommes vraiment cons, nous les Français, de Gaulle leur donnera tout cela d'un jour à l'autre.

Les événements étaient en train de donner raison à Félicien. La paix n'était pas encore signée, aucun accord n'avait encore été trouvé en cette fin février 1962, mais de Gaulle faisait sans cesse des concessions, pressé d'en finir.

Je discutai de cette situation avec Solange lorsque Félicien rentra en fin d'après-midi. Il avait été retardé à cause

d'un attentat qui venait de se produire près du palais de justice, où lui et ses hommes assuraient la sécurité.

Je le sentis encore plus amer, plus découragé qu'autrefois. Pour lui, il n'y avait plus d'espoir. Dans quelques mois, il allait faire ses valises. Sa fille était déjà partie, elle venait d'épouser un métropolitain qu'elle avait rencontré lors des événements du 13 mai 1958, dans les rues d'Alger, il irait les rejoindre avec Solange, il avait déjà tiré un trait sur le passé.

Nous bûmes quelques anisettes en discutant. Je retrouvais avec plaisir cette boisson traditionnelle que j'avais fini par oublier en métropole. Félicien servait l'eau dans l'un de ces pots en métal argenté que la température ambiante faisait se couvrir de rosée et que l'on trouvait sur le zinc de tous les bistrots d'Alger.

Solange avait préparé une somptueuse kémia. Après trois verres, je me sentis euphorique, mais ce n'était plus l'atmosphère d'autrefois, c'était presque une veillée funèbre durant laquelle, pour la dernière fois, on sacrifiait à un rite séculaire.

Après le repas, Félicien me proposa une balade en ville, juste « pour que je me rende compte ». Il fallait se presser, le couvre-feu était à 21 heures. Au-dehors, je retrouvais la 4 CV que j'avais connue toute pimpante à ses premiers jours. Félicien avait éprouvé une grande fierté quand il l'avait acquise. Il avait eu toutes les peines du monde à passer son permis de conduire. Les premières semaines, il descendait régulièrement sur le parking pour faire tourner le moteur de la voiture, effectuant même des manœuvres, klaxonnant pour attirer l'attention de Solange et des voisins qui étaient sur leur balcon, saluant ces derniers lorsqu'ils voulaient bien prêter attention à son manège.

A cette époque, les différentes communautés vivaient encore en bonne intelligence, et même si les voisins avaient envie de se moquer de Félicien, ils n'osaient guère

le faire en raison de sa profession, que tout le monde connaissait dans le quartier.

Il n'était que 20 heures, et déjà les passants se faisaient rares. Partout des patrouilles, des hommes en armes. Les quelques magasins encore ouverts se hâtaient d'abaisser leur rideau de fer.

Je sentis la peur s'insinuer en moi, et je devinai qu'il en était de même pour une grande partie de la population. Cette angoisse, j'allais devoir la supporter durant des mois désormais. A Paris, j'avais appris beaucoup de choses sur la vie quotidienne à Alger en lisant les journaux, mais je n'avais pas imaginé que la situation fût aussi dégradée. Il y a quelques années, bien sûr, c'était la guerre, mais c'était aussi l'espoir, et depuis le « travail » effectué par les paras de Massu, Alger était presque tranquille. On pouvait se permettre de sortir le soir, de mener une vie quasi normale ; seuls les déplacements hors de la Mitidja étaient dangereux. Souvenirs que tout cela ! Quand nous arrivâmes au centre-ville, il était presque désert, des blindés de la gendarmerie stationnaient aux carrefours, et 21 heures approchant, nous n'eûmes que le temps de rejoindre le Ruisseau. Je comprenais maintenant pourquoi mon cousin était si accablé. La mort s'emparait de cette ville, qui, comme toutes les grandes métropoles méditerranéennes, aurait dû, au contraire, déborder de vie.

Ce fut le soleil qui me réveilla. Je n'avais fermé les volets qu'en partie et un large rayon de lumière vint baigner le lit. Une douce chaleur envahit mes cuisses et mon ventre, comme si une main chaude s'était posée là pour me rappeler qu'il était temps de revenir à la vie.

Je restai quelques minutes sans bouger, savourant cette caresse inattendue comme annonciatrice d'une journée bienheureuse. J'avais ouvert les yeux et je contemplais la chambre au décor banal où m'avaient installé mes cousins. A part le lit, elle n'était meublée que d'une armoire hi-deuse qui avait dû être qualifiée de moderne entre les deux guerres. Pas de tapis, pas de rideaux, pas de tableaux aux murs. On était loin de l'intérieur cossu de l'appartement parisien de mes parents, où foisonnaient les meubles de style et les objets d'art. Il y avait une telle débauche de luxe qu'il était devenu pour moi comme un étalon à partir duquel je jugeais de la richesse des gens lorsque j'entrais chez eux pour la première fois.

Aujourd'hui, je n'avais pas besoin de cela. Mes cousins, je le savais, n'avaient jamais roulé sur l'or. Félicien n'avait été tout au long de sa vie qu'un modeste fonctionnaire et Solange avait rarement travaillé. A Alger, ils n'avaient vécu que dans des habitations à bon marché.

Mais peu importait pour moi, ils avaient le cœur sur la main. Trois ans plus tôt, ils m'avaient accueilli à bras ouverts, me considérant comme leur fils. Grâce à eux, je gardais de ces mois passés sous l'uniforme un excellent souvenir. Cette fois encore, ils m'offraient l'hospitalité sans discuter, j'étais chez eux, je pouvais rester des mois,

ils ne me demanderaient pas un sou. Et puis dans cet appartement régnait la paix, je ne les avais jamais entendus se quereller. C'était un couple simple, sans histoires. Quelle transition avec l'atmosphère conflictuelle qui régnait chez moi en permanence !

Je me levai et allai sur la loggia d'où l'on dominait Alger. Vu de là, tout paraissait calme, et pourtant, je le savais, les passions dans cette ville étaient déchaînées et le drame permanent.

Je retrouvais cette cité magnifique qui m'avait tant impressionné lors de mon premier voyage. C'était sur le pont d'un transport de troupes que j'en avais eu la première vision. L'aube approchait, nous étions des dizaines allongés à l'avant du bateau. L'odeur insoutenable des cales où s'entassaient mes compagnons d'infortune m'avait fait fuir. Là, à défaut de lit et de chaleur, je respirais l'air du large. Les premières lumières d'Alger m'étaient apparues.

A mesure que le navire avançait, elles s'étaient faites plus nombreuses. Pour la plupart, nous nous étions levés et nous regardions vers la terre. Cette Algérie dont on nous avait tant parlé, cette « guerre » qui inspirait tant de crainte à nos mères, nous allions enfin la connaître. Lorsque le navire entra dans la rade, le soleil se levait. Alger m'apparut teintée de rose, presque irréaliste. Le mystère s'était levé, une heure avant encore, mon imagination vagabonde inventait la ville au gré des myriades de lumière de ses artères. Maintenant elle était là, devant moi, encore plus belle que je ne l'avais rêvée, tout environnée des brumes du matin.

Sur les quais, il régnait une agitation fébrile. Partout des camions militaires, des hommes en uniforme. On m'avait embarqué avec mes camarades pour Hussein-Dey, ce camp de transit où tout le monde échouait dans une pagaille indescriptible. Au bout de deux jours, on était enfin venu me chercher pour m'emmener à Oued-Smar dans une école de l'armée de l'air. Je n'avais pas vu

grand-chose de la ville, mais celle-ci m'avait paru immense, tentaculaire, bouillonnante de vie sous le soleil.

Quelques jours plus tard, à la faveur du premier dimanche, j'avais quitté l'école et, en stop, j'avais gagné le Ruisseau. Alors avait commencé un long voyage initiatique qui, chaque fin de semaine, allait me permettre de découvrir la ville dans ses moindres recoins. Félicien venait d'acheter sa voiture et il ne lésinait pas sur les kilomètres. Il m'avait emmené partout, du Ruisseau à Saint-Eugène, du port aux collines d'El-Biar. Mon cousin, de par ses fonctions, connaissait la cité comme sa poche et il avait toujours une anecdote à raconter.

Après la ville, ce furent les environs, le littoral, les plages, Fort-de-l'Eau, où tout Alger se retrouvait le soir autour d'un repas de brochettes et d'une bouteille de rosé. Nous prîmes l'habitude d'y aller le samedi. Attablés durant des heures, nous refaisions le monde, l'Algérie plus exactement, comme beaucoup de ces pieds-noirs qui nous entouraient.

On était au printemps 1959, et, bien qu'une grande partie des espoirs du 13 mai 1958 se soient envolés, on gardait le moral. Le général Challe et son rouleau compresseur écrasait, méthodiquement, les rebelles dans toute l'Algérie. De Gaulle, on le savait, avait une idée de l'avenir du pays qui n'était pas celle des pieds-noirs, mais pour l'instant il laissait l'armée faire son boulot, et la fin de la guerre paraissait proche.

Souvent j'invitais mes cousins, ce qui incitait Félicien à forcer sur les consommations. Solange ne manquait pas de lui adresser quelque remontrance. Il prenait l'air offusqué en lui faisant remarquer que c'était moi qui régalais, et qu'il faisait simplement honneur à mon invitation !

Nous rentrions le cœur gai, tous les trois un peu ivres. Parfois, Félicien avait du mal à maintenir la trajectoire de la voiture, multipliant les erreurs de conduite. A l'arrière, Solange faisait celle qui ne s'apercevait de rien. Je

m'accrochais au tableau de bord, un peu inquiet. Nous arrivions enfin au Ruisseau sains et saufs. Félicien offrait une dernière liqueur et nous allions dormir du sommeil du juste.

Les dimanches et les jours de fête, quand il faisait beau, et c'était souvent le cas, nous allions à la plage. Tantôt c'était la côte est, Alger-Plage, Aïn-Taya, tantôt l'ouest, la fameuse Madrague, Sidi-Ferruch, où nous dégustions des huîtres dans les viviers arrosées d'un Lung blanc, ou, plus loin, la plage des sables d'or à Zéralda. J'eus même droit, le jour de Pâques, à la Mouna, cette partie de campagne où l'on pique-niquait dans les sous-bois en famille.

Je me baignais seul. Mes cousins restaient assis dans le sable à l'abri d'un parasol. Félicien n'avait jamais appris à nager, de toute façon il avait mieux à faire, il emportait toujours avec lui une énorme paire de jumelles et passait son temps à examiner l'anatomie des demoiselles qui peuplaient la plage, ce qui faisait bien rire Solange. « Ton cousin enquête », disait-elle souvent lorsque je venais les rejoindre après le bain.

Un jour, nous poussâmes jusqu'à Castiglione, à quelque cinquante kilomètres d'Alger, nous n'avions jamais été aussi loin. Quand je vis sur un panneau indicateur que nous n'étions pas loin de Tipasa, je demandai à mon cousin de m'emmener jusque-là :

— Pourquoi veux-tu aller là-bas ? me répondit-il d'un air quelque peu dédaigneux, il n'y a que des ruines au bord de la mer !

— Justement c'est ce qui m'intéresse, et puis aussi à cause de Camus.

— Camus ? C'est un copain à toi qui fait son service dans le coin ?

Je n'insistai pas. Je n'osais pas rappeler ou peut-être apprendre à Félicien qu'Albert Camus était l'un des plus grands écrivains français, qu'il était aussi un grand algérien, un de ceux qu'il aurait fallu écouter afin d'éviter que

le pays ne se révolte. Je savais aussi que les ultras l'exécraient et que lorsqu'il était venu parler à Alger en janvier 1956, ceux-ci avaient failli déclencher une émeute.

Inutile donc de susciter une discussion qui, avec Félicien, s'avérerait stérile. Je n'irais pas à Tipasa, essayer de ressentir les mêmes émotions que l'auteur de *Noces* ; des pèlerinages comme cela se font dans la solitude, je reviendrais plus tard, une fois la paix revenue, respirer l'odeur des absinthes...

C'est à l'occasion de ces promenades dans des lieux baignés de soleil, remplis d'une foule encore insouciant que je m'étais mis à penser comme beaucoup de pieds-noirs. Non décidément, me disais-je, cette terre doit demeurer française. Jamais auparavant je n'avais imaginé qu'un jour j'en vienne à penser ainsi. D'ailleurs, n'était-ce pas la France ici ? Qu'est-ce qui différenciait ces plages de celles de la région de Marseille ? J'oubliais que sur celles-ci il n'y avait guère de musulmans. Les grandes manifestations de fraternité de mai 1958 avaient fait long feu !

Je pensais à tout cela lorsque Solange m'appela. Le petit déjeuner était prêt. Quand j'entrai dans la salle à manger, je sentis la bonne odeur du thé et des toasts grillés. Elle n'avait pas oublié, sans me consulter elle avait préparé mon petit déjeuner comme autrefois. Félicien était déjà parti. Ses fonctions lui auraient permis de se rendre au travail assez tard, mais depuis quarante ans, il se levait aux aurores et il n'y avait aucune raison pour qu'il ne continue pas, même quand il avait des hôtes. Dès 6 heures, son éternel cigarillo au coin des lèvres, il tournait en rond dans l'appartement, attendant avec impatience que le reste de la famille veuille bien se lever.

En mangeant, nous écoutâmes la radio. On était le 24 février 1962 et les négociations avec le FLN étaient engagées aux Rousses. Solange était avide de savoir ce qui se passait. Mais le plus important, dans l'immédiat, c'était